

Pensées d'un psychanalyste irrévérencieux.

Entretiens avec Luca Nicoli

La psychanalyse reste-t-elle une méthode de cure valable pour les patients du troisième millénaire ? Si la réponse positive ne fait aucun doute pour Ferro, l'ensemble de l'ouvrage vaut par son ton à la fois profond et un tantinet provocateur. Et l'organisateur du récit, Luca Nicoli, ne s'interdit pas de poser à l'auteur quelques questions dérangeantes.

Après une rapide mise en bouche envoyant promener par dessus les moulins un certain nombre d'idées reçues en matière psychanalytique, Antonino Ferro nous exhorte à ne pas fétichiser les enseignements datés de la psychanalyse, y compris ceux qui sont dus directement à son fondateur, dont il trouve que plusieurs notions sont vraiment poussiéreuses. Il s'intéresse cependant beaucoup à sa méthode qui traverse le temps, et loue les qualités de Freud qui n'hésite pas à rayer d'un trait de plume les hypothèses formulées si la clinique ne vient pas en confirmer les théorisations précédentes. Il rappelle judicieusement que *« nous devons tous nous défendre contre la pollution lumineuse produite par ce que nous savons, qui nous empêche de voir les zones encore inconnues »*. Et de faire l'éloge d'un regard tourné vers le futur, d'une vie avec notre temps, d'une capacité de jouer sans cesse pour renouveler notre pensée, nos pratiques, nos éthiques de psychanalystes. S'il prône l'ouverture vers le large et le désarrimage des quais anciens sans autres formes de procès, il tient en revanche à ses règles du jeu, le rythme des séances, leur durée, leur paiement. Il les envisage comme une « Constitution » contractée entre le patient et l'analyste, à laquelle les deux doivent se soumettre, ce qui engage au moins aussi fortement l'analyste que le patient. Mais ce qui insiste dans ses réponses enjouées, c'est l'importance du plaisir partagé avec le patient, afin qu'il ait envie de revenir à la prochaine séance. Non pas un plaisir narcissique, bien plutôt un sentiment de trouver ensemble un sens à ce qui se produit là d'exceptionnel, et qui réensemence les vies de l'un et de l'autre.

De la même manière, il exécute sans trop de ménagement la fameuse règle fondamentale de l'association libre : *« ce que nous avons toujours cru, à tort, être des associations libres, ne sont en fait que les associations obligatoirement dérivées de la chaîne de pensée onirique de la veille qui ne cesse de se former dans notre esprit à notre insu »*. Il poursuit par ce ludique *« Peut-être pourrions-nous ouvrir la séance avec un "Racontez-moi quelque chose !"*. A mon avis, le fait de donner une indication du genre : *"Vous devez me dire ce qui vous passe par la tête !"*, c'est déjà une fermeture très forte ». Il donne l'exemple d'une analyse qui a commencé par la patiente phobique du divan qui s'installe dans son fauteuil. *« Là j'aurais pu faire mille choses, donner sept mille interprétations en tous genres. Or sans hésiter une seconde, je me suis allongé sur le divan et nous nous sommes embarqués pour quelques mois d'analyse jusqu'à ce que j'occupe enfin mon fauteuil et elle le divan. Ce manège nous a pris deux ans, mais cela ne nous a pas empêché de faire un véritable travail d'analyse. L'important, c'est de savoir jouer »*. Même chose avec la neutralité analytique qui peut dans certains cas entraver le processus analytique : *« le patient éprouve le besoin d'être accueilli, de trouver une psyché capable de l'accueillir. L'analyste doit se laisser pénétrer par les angoisses, par les émotions du patient. »* Ce qui lui permet de mettre en lumière l'importance du partage émotionnel avec le patient, quelle que soit sa difficulté à parler. Pour lui, la création co-construite qui en résulte est une des spécificités fondamentales de la psychanalyse. Et la mise en récit, la narration qui en découle, faite par le patient et par son psychanalyste, est, de son point de vue, un des effets de la révolution bionienne. Ferro trace un chemin de Freud à Bion qui passe par quelques

analystes, Grotstein, Ogden, Bromberg, mais c'est véritablement auprès de Bion qu'il a trouvé l'épistémologie qui lui convient le mieux, celle à la construction de laquelle il participe en proposant ses propres conceptions du fonctionnement psychique. Il pense fondamentale la notion de champ. « Le champ trouve son espace dans la pensée de Merleau-Ponty. Les Baranger ont été les premiers à l'appliquer à la psychanalyse. Une autre racine se trouve chez Harry Stack Sullivan à New-York. En Italie, Francesco Corrao l'a envisagé comme "la somme de la groupalité interne du patient et de l'analyste, générant une situation de groupe élargie" ». Mais cette rencontre entre la groupalité interne du patient et celle de l'analyste comme « lieu des transformations narratives » a été fécondée par la pensée de Bion. Et Ferro d'embrancher sur l'utilité essentielle du concept de « transformation » permis par la métapsychologie bionienne et synthétisée dans sa fameuse grille.

Les éléments bêtas du patient au contact de ce processus de transformation partagé peuvent accéder au rang d'éléments alphas et aux pictogrammes, véritables bases de la transformation par la narration des émotions dispersées, anxiogènes ou persécutrices. Pour cela, la rêverie est essentielle, celle qui s'inspire du modèle de Bion selon lequel *« nous avons une activité onirique diurne, par laquelle la fonction alpha, c'est-à-dire la matrice du rêve, produit continuellement des images. Ces images constituent la pensée onirique de la veille, qui à son tour, construira les briques de Lego de notre pensée et de notre rêve. Il n'y a de rêverie que lorsqu'en séance, tandis que je construis sans le savoir une séquence de pictogrammes, une séquence d'agréats d'éléments alphas, l'un d'eux, au lieu de me rester caché, devient une chose avec laquelle j'entre en contact. J'assiste alors à l'ouverture d'une fenêtre de ma vie psychique, qui éclaire ce qui est en train de se passer à ce moment-là, dans l'histoire que je suis en train de vivre avec le patient »*. Inutile de dire que cette lecture des phénomènes transférentiels éclaire d'une belle façon les notions d'identification projective et de noyau autistique mises au jour par l'école kleinienne et renouvelées par Bion et ses élèves. Pour Ferro, pour être le plus aidant pour les patients, il faut « voyager léger », ne pas se perdre dans les idéalizations théorisantes et les rationalisations absconses, être au plus près de ses propres capacités de rêverie pour sans cesse pouvoir jouer avec ce qui vient, ici et maintenant. Il critique sans aménité les psychanalystes sphinx, qui sous l'apparence du silence, laissent les patients ramer seuls en pleine mer, entre le *Charybde* de leurs cyclones angoissants et le *Scylla* de leurs dépressions apragmatiques. Pour lui, la psychanalyse est un jeu à deux dans un cadre précis et défini ensemble, qui permet au patient de s'approprier sa propre vie psychique en appui sur un psychanalyste qui invente avec lui un récit authentique et acceptable de son existence.

Les quelques histoires cliniques rapportées dans cet ouvrage donnent un aperçu de la pensée transformatrice de Ferro et de ses patients, petits et grands, au travail dans chaque séance. Je ne saurais trop recommander la lecture de ce livre roboratif et riche en perspectives fécondes pour donner à la psychanalyse toute sa place dans l'accueil et le traitement de la souffrance psychique aujourd'hui, par delà toutes les orthodoxies qui ont pu l'emprisonner ou la dénaturer, et faire fuir nombre de nos contemporains. Si le principe de réalité reste un élément incontournable de notre humanité, Ferro n'oublie jamais le principe de plaisir qui irrigue notre vivance pour en assurer la pérennité.